



Société genevoise des écrivains

Prix de la poésie 2024

Laudatio

***Le Corps du feu* de Mathilde Vischer**

Attribuer un prix de poésie, c'est reconnaître le talent littéraire d'une autrice ou d'un auteur, en l'occurrence celui de Mathilde Vischer, qui a obtenu le prix de poésie 2024 de la SGE et que nous allons évoquer ce soir.

Mais c'est aussi l'occasion de faire tous les quatre ans un état des lieux de l'écriture poétique à Genève et, d'une certaine manière, de dire également ce qu'est la poésie aujourd'hui.

Et il faut bien le reconnaître : la poésie est devenue un genre littéraire plutôt confidentiel. Il suffit d'observer les étagères des librairies ou les médias pour s'en rendre compte. Pourtant, comme s'il s'agissait d'infirmier ce constat, nous remarquons tous les quatre ans une participation régulière au prix de poésie et surtout nous pouvons apprécier la richesse et la diversité de la production poétique genevoise.

Ce que nous pourrions qualifier de confidentialité de la poésie, serait-elle due au fait qu'elle est un art particulièrement exigeant ? Le sens en poésie n'est en effet pas immédiat, il est multiple et il est produit non seulement par la grammaire des mots, mais surtout par le lien entre les sonorités et la sémantique ainsi que par les réseaux métaphoriques qui s'y développent. Les paroles en poésie ne se boivent pas, elles se dégustent.

La poésie serait-elle aussi confidentielle car souvent considérée comme une quête d'un esthétisme qui aurait perdu ses liens avec la réalité du monde d'aujourd'hui ? Peut-être !

Cela dit, *Le Corps du feu* de Mathilde Vischer remplit clairement le critère de l'exigence de l'écriture. Il s'agit d'un texte que l'on doit écouter pour en apprécier la beauté et c'est aussi un texte qui fait exploser les images dans nos esprits, comme l'eau et le feu qui se frottent entre les lignes des poèmes ou comme le titre du recueil qui oppose la matérialité du corps et l'immatérialité du feu.

Cependant *Le Corps du feu* ne relève pas d'un esthétisme gratuit. Ce recueil de poèmes nous questionne en effet sur le monde dans lequel nous vivons, ce qui en fait toute son actualité et sa modernité.

Au premier regard, l'observation de ce monde paraît cruelle, voire déprimante, mais réaliste au regard des guerres, des pollutions, des égoïsmes qui nous entourent.

Le monde dans *Le Corps du feu* crie, il est essoufflé, rafistolé, disloqué, il ploie jusque tout au fond du corps, il s'éloigne...

Nous sommes projetés un peu dans une ambiance de fin de monde, marquée de façon tout à fait originale et subtile par des éléments de notre époque actuelle qui semblent aux antipodes de l'imaginaire poétique, comme par exemple « les larmes de microplastique » des sirènes, la « plaque de métaux rares dans la poche arrière du pantalon », « le syndrome du preneur de selfies », les tours du monde que nous faisons sur « un écran tactile », le « fluide numérique qui coule dans nos veines », ou « la langueur des écrans toujours ouverts ». Le contraste saisissant entre ces artifices du progrès et la nature qui s'en défend contribue à produire la beauté paradoxale du recueil.

Non seulement la responsabilité de l'humanité est engagée dans cette désintégration de notre monde, mais nous refusons même de la voir ; ainsi dans « Le Monde ploie » :

« ça brûle partout à l'intérieur
mais on est là
on reste là
on ne se sent pas responsable
c'est plus grand que nous
ça nous tombe dessus »

Ou « Murs » :

« et nous continuons d'ériger
d'autres murs invisibles
de notre impuissance nous construisons
les murs de la suffocation
et bientôt nous coudrons les nuages
pour qu'ils nous protègent du soleil
nous passerons l'eau au lave-vaisselle
pour que sa composition soit limpide
et nous supplierons l'air
de ne plus nous asphyxier »

Pourtant l'être humain et son environnement sont intimement liés, dans ce qui les rapproche et ce qui les éloigne, ce que montre bien le jeu des personnifications qui imprègnent le recueil. La souffrance de l'un est ainsi la souffrance de l'autre, comme celle du soleil, qui rappelle la nôtre, dans « Le Soleil est vieux » :

« Le soleil est vieux
regarde il s'appuie
des deux mains sur sa canne
il se souvient de tout
Regarde il s'appuie
mais sa canne s'enfoncé
il se souvient de tout
dans sa lourdeur »

Il n'est pas nécessaire d'avoir un certain âge pour réaliser que ce soleil peut être une métaphore de notre propre condition humaine.

Même si tout tend vers la disparition, il demeure néanmoins toujours « quelque chose », terme indéfini que je n'emploie pas par hasard puisqu'il rythme les titres des poèmes de la deuxième partie du recueil. Ce « quelque chose » qui peut être une trace, une empreinte, un vestige, aussi infime soit-il, permet de passer du désespoir à l'espoir dans un mouvement de forte tension.

Pour reprendre « Le Soleil est vieux », le poème s'achève sur un rêve :

« Le soleil est vieux
il est fatigué
il rêve
de ceux qui veulent le brûler »

Ce qui pourrait être considéré en d'autres circonstances comme un acte de destruction par le feu est ici pour moi un signe de volonté de renaissance, de retrouver sa flamme.

Et cet espoir certes fragile, incertain ou rêvé croît au fur et à mesure de la lecture du recueil :

« Mon rêve est celui de quelqu'un
qui croit encore au rêve
au désir d'enfanter »

ou

« Quelque chose a lieu
je touche la queue du renard qui s'enfuit
je ne regarde plus
tout ce qui meurt partout autour
très loin »

ou encore

« Quelque chose bouge dans la peau
un frémissement
l'appui de la lumière soudain. »

Et pour clore le recueil, ce très beau vers qui éclipse la noirceur du monde :

« la vie m'est arrivée. »

Dans la troisième partie du recueil, l'espoir se manifeste par le courage et par l'implication du « je » dans ce monde pourtant si éloigné.

Il y a d'abord les voix dans la tête, comme un appel, puis l'intérêt pour « tout ce qui vient du monde / en un courant continu », puis par le désir de s'emparer du monde, même avec maladresse, et, pourquoi pas, par la musique, l'art ou l'écriture poétique.

Dans l'écriture poétique précisément, Mathilde Vischer s'y est plongée dès l'adolescence. Mais avant de reprendre la plume, ou le clavier, pour la création, elle s'est beaucoup intéressée à la traduction poétique et elle a rédigé une thèse sur deux poètes-traducteurs, Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla. Elle est d'ailleurs actuellement chargée d'enseignement au Département de traduction de la Faculté de traduction de l'UNIGE.

Parallèlement à ses activités d'enseignement, Mathilde Vischer a repris l'écriture en 2011 et a publié *Lisières* en 2015, puis *Comme une étoile tombe dans la nuit* en 2019.

Avec délicatesse, subtilité et sensibilité, *Le Corps du feu* est un très beau texte, engagé, mais jamais moralisateur, qui a séduit le jury du Prix de poésie de la SGE.

La beauté de la poésie de Mathilde Vischer doit nous faire croire en la beauté du monde dans lequel nous vivons, même s'il est souvent hostile, triste ou noir, et c'est certainement cela aussi la poésie d'aujourd'hui.